

**Dominique Guillo**

# LES FONDEMENTS OUBLIÉS DE LA CULTURE

Une approche écologique



LA COULEUR DES IDÉES

SEUIL



# Les fondements oubliés de la culture

## Du même auteur

Sciences sociales et sciences de la vie  
*PUF, 2000*

Les Figures de l'organisation  
Sciences de la vie et sciences sociales au XIX<sup>e</sup> siècle  
*PUF, 2003*

Qu'est-ce que l'évolution ?  
*Ellipses, 2007*

Ni Dieu, ni Darwin  
Les Français et la théorie de l'évolution  
*Ellipses, 2009*  
(trad. revue *Bardwell Press, 2016*)

La Culture, le gène et le virus  
La mémétique en question  
*Hermann, 2009*

Des chiens et des humains  
*Grand Prix Moron de l'Académie française*  
*Le Pommier, 2009 ; nouvelle édition revue 2011*

*DOMINIQUE GUILLO*

# Les fondements oubliés de la culture

Une approche écologique

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Cet ouvrage est publié dans la collection  
« La couleur des idées »

ISBN 978-2-02-138358-4

© Éditions du Seuil, avril 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Naim*



## Remerciements

Les vues développées dans cet ouvrage doivent beaucoup aux recherches que je mène depuis quelques années avec Nicolas Claidière, d'une part, et Chloé Mondémé, d'autre part, tout particulièrement les chapitres 4 et 5, dont certains passages, élaborés avec eux, forment la trame d'articles publiés ou en voie de l'être. Je les remercie ici vivement, même si la version que j'en donne est personnelle et n'engage que moi. Ce livre a été parallèlement nourri par les échanges noués avec Fabrice Clément, Laurence Kaufmann et Véronique Servais, notamment dans le cadre du programme ANR Licornes, qui m'a permis également de bénéficier de fructueuses discussions avec Stéphane Bernard, Bernard Conein, Laurent Cordonier, Amélie Deschenaux et Olivier Morin. Je remercie également Philippe Brun, Julien Claparède, Alice Dauvergne, Pierre Demeulenaere, Sébastien Gandon, Sylvain Gandon, Yves Gingras, Damien Hazera, Vanessa Manceron, Mathieu Lihoreau, Sylvie Mesure et Catherine Rémy pour les échanges que nous avons eus autour des thèmes abordés dans ce livre et des arguments qui y sont déployés, ou pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans sa confection. Tous mes remerciements vont aussi à Bruno Auerbach, pour avoir rendu possible cet ouvrage et pour ses précieuses remarques à propos de son contenu. Enfin, je remercie la *Revue française de sociologie*, *L'Année sociologique*, la revue *SociologieS* et les Éditions ISTE, pour m'avoir permis de reprendre ici, en leur apportant toutefois de substantielles modifications, des textes ou des passages initialement publiés par leurs soins.



## Introduction

Au temple d’Uluwatu, en Indonésie, des macaques crabiers subtilisent les lunettes, les tongs ou les chapeaux des visiteurs et ne les leur rendent qu’en échange de nourriture<sup>1</sup>. Dans les montagnes du Moyen Atlas marocain, d’autres espèces de macaques mobilisent une riche gamme de conduites, du tirage de manche au vol dans les poches, qui leur permettent d’obtenir des cacahuètes, des pommes ou des bouteilles d’eau – que certains d’entre eux savent ouvrir en dévissant les bouchons de leurs mains – auprès de touristes qui viennent les voir. Poursuivant un semblable but, les pigeons des villes, à la différence de ceux qui vivent à la campagne, développent des techniques subtiles pour optimiser la distance qui les sépare des humains, afin d’approcher sans danger ceux dont le passe-temps consiste à leur jeter des graines ou du pain. Dans les cours d’eau qui traversent les grandes villes européennes, les poissons prédateurs comme les perches ou les brochets trouvent de providentiels postes d’affût pour chasser leurs proies en tirant partie des multiples artefacts humains qui jonchent le fond : chariots de supermarché, vélos, carcasses de voiture, morceaux d’épave de bateaux. Et, depuis quelques années, leurs effectifs recommencent à croître, sous l’effet des pratiques de nouvelles générations de pêcheurs à la ligne : le *no kill*. Les goélands, quant à eux, profitent abondamment des décharges publiques et des poubelles des villes, dans lesquelles ils peuvent se nourrir à satiété. Et les insectes ne sont pas en reste : les matériels audiovisuels non utilisés ou laissés en veille durant de longues périodes dans une

maison peuvent constituer un nid tout prêt et bien adapté pour des colonies de fourmis ou des cafards.

De tels exemples pourraient être multipliés. Ils témoignent de la diversité des conduites susceptibles d'être acquises par certains animaux sous l'effet de leurs interactions avec les humains – ou avec les objets qu'ils produisent –, conduites que l'on ne retrouve pas dans les groupes des mêmes espèces qui vivent sans contact direct avec nous, ou qui vivent auprès de groupes humains dont les pratiques à l'égard des bêtes sont différentes. Et à ces comportements suscités par les humains dans des espèces sauvages – ou fort proches des souches sauvages, comme dans le cas des pigeons –, il faut ajouter les conduites, si familières qu'elles finissent par ne plus nous étonner, des animaux intentionnellement dressés par notre espèce, comme les dauphins dans les parcs aquatiques, les chiens de bergers, de police, de recherche ou de compagnie, les chevaux de cirque, de course ou de calèche, ou encore les singes, les poulpes et les rats étudiés dans les laboratoires.

La variété et l'étendue de ces conduites témoignent à leur tour d'un fait qui passe aujourd'hui inaperçu, à contre-courant des inquiétudes suscitées par l'état actuel de la biodiversité<sup>2</sup> : les effets de l'espèce humaine sur les êtres vivants sont bien loin d'être toujours destructeurs ou perturbateurs. La « niche anthropogénique » ou l'« anthropocène », pour reprendre une expression de plus en plus utilisée sur ces thématiques, offrent également une immense palette d'opportunités à nombre d'espèces animales et végétales pour croître et se multiplier. Bien entendu, quantité d'êtres vivants sont aujourd'hui menacés par l'activité humaine ; ces espèces sont sans doute bien plus nombreuses que celles qui en bénéficient et l'on peut légitimement s'interroger sur le bien-être de nombre d'animaux vivant en lien étroit avec les humains, comme les animaux de travail, ou même de compagnie. Mais pour dresser un tableau écologique complet, distancié et délesté d'anthropocentrisme, il est important de ne pas négliger ce fait capital : beaucoup d'êtres vivants trouvent dans notre

extension impérialiste, jusque dans la pollution qu'elle entraîne, des moyens de prospérer, de se multiplier et de développer des conduites nouvelles. Pour le dire autrement, du point de vue des intérêts humains à long terme, ou du point de vue des baleines ou des pandas, le développement de l'activité humaine dessine un horizon assurément inquiétant. Mais si la prise de conscience écologique était totale et effective, si les déchets étaient parfaitement recyclés et traités, si les poubelles ne débordaient plus, si les égouts disparaissaient, un horizon non moins tragique se dessinerait peut-être pour les rats, les goélands ou les cafards. En un mot, le développement de l'activité humaine entraîne une démultiplication des interactions anthropozoologiques, lesquelles font émerger dans de nombreuses espèces animales – domestiques comme sauvages –, à côté des destructions ou des altérations qu'elles entraînent, nombre de conduites nouvelles, opportunistes, ajoutant à la diversité qu'elles manifestent.

Du côté des humains, les relations anthropozoologiques donnent à voir une gamme tout aussi riche et diversifiée de manières d'agir, comme l'attestent les observations les plus banales. Ainsi certains chiens sont-ils accueillis par des jets de pierres dans de nombreuses parties du monde, parfois mangés dans des restaurants, tandis qu'ailleurs ils sont entourés de la plus grande affection, habillés comme des poupées, ou trônent sur des canapés en se permettant de menacer leurs « maîtres » s'ils sont dérangés. Certains humains ne voient aucune difficulté à tuer des bêtes, à la chasse par exemple, tandis que d'autres, de plus en plus nombreux dans les sociétés occidentales, se refusent non seulement à en occire, mais également à s'en nourrir, y compris lorsqu'ils ne les ont pas tuées. La souffrance animale suscite ainsi des émotions de plus en plus vives dans l'opinion de ces pays – émotions d'une ampleur parfois plus importante que celle que peut susciter la souffrance humaine. Plus largement, comme l'anthropologie l'a abondamment montré, la signification symbolique attribuée aux différentes espèces animales – en

particulier les animaux tabous – peut varier considérablement d’un groupe humain à l’autre.

Bien connues pour certaines d’entre elles, récemment observées pour d’autres, ces conduites mutuellement orientées des bêtes et des humains ont suscité un profond regain d’intérêt dans les humanités durant les toutes dernières décennies. Ainsi un vaste courant, qui connaît aujourd’hui un succès croissant, appelle-t-il à revoir en profondeur la manière classique dont les sciences humaines et sociales, et plus généralement l’Occident, auraient conçu le lien homme/animal depuis l’époque moderne. Selon les tenants de cette perspective, la modernité occidentale aurait en effet instauré un « Grand Partage » entre nature et culture, lequel aurait conduit à ranger arbitrairement les animaux du côté des choses et à réserver l’agentivité aux seuls humains. Réhabilitant les manières de considérer l’animal dans d’autres cultures, indûment reléguées, selon eux, au rang de superstition par le même « Grand Partage », les représentants de ce courant invoquent la nécessité de reconnaître une forme d’agentivité aux animaux et de les accueillir dans les recherches des sciences humaines et sociales à titre d’acteurs à part entière. Il convient d’ouvrir les yeux, insistent-ils, sur les entrelacs de réseaux « hybrides<sup>3</sup> » tissés par les humains et les non-humains : autant de phénomènes complexes voués à demeurer invisibles aux regards habités par le « Grand Partage », lesquels ne peuvent penser le monde qu’en le découpant avec des catégorisations binaires et des frontières étanches. Aussi ces chercheurs appellent-ils de leurs vœux, dans le même mouvement, un nouvel agencement disciplinaire.

L’élan qui se manifeste actuellement dans les humanités pour repenser les liens entre nature et culture et les relations anthropozoologiques déborde le cadre de ce seul courant : depuis quelques années, les ouvrages se multiplient qui, empruntant çà et là aux différentes disciplines et aux différents paradigmes, font valoir la nécessité d’explorer à nouveaux frais les voies permettant de traiter les animaux en sciences humaines et

sociales autrement que comme un simple décor pour les affaires humaines.

Un constat s'impose toutefois, relativement à ces vues nouvelles. Bien qu'elles pointent à juste titre le caractère stérilisant pour la recherche des grandes oppositions conceptuelles binaires, comme la frontière entre nature et culture, elles peinent manifestement à convaincre, à la fois théoriquement et empiriquement, dans leurs propres disciplines d'origine. Elles sont même souvent intégralement rejetées, à l'intérieur même des sciences sociales, par les autres courants, qui les regardent comme l'expression d'un air du temps « animaliste », frayant dangereusement avec l'antihumanisme et sacrifiant à une conception enchantée de l'animal dénuée de toute rigueur, faute de percevoir les différences manifestes qui séparent les humains des bêtes – capacité symbolique, réciprocité des perspectives ou encore significations partagées. Ainsi les faits qu'elles proposent de mettre au jour ne sont-ils généralement pas considérés comme probants en dehors des courants dans lesquels elles s'inscrivent. Par ailleurs, elles n'ont à ce jour aucun écho dans l'éthologie académique, laquelle les ignore totalement, ou presque<sup>4</sup>, quels que soient les supports de publication. Au total, donc, en dépit des appels répétés au dépassement des vieux clivages, qui empêchent de dessiner des programmes de recherche féconds à propos des animaux et des relations anthropozoologiques, les sciences humaines et sociales peinent à produire des données nouvelles originales susceptibles de convaincre au-delà de cercles restreints et, plus largement, d'articuler leurs points de vue avec les connaissances accumulées dans les sciences de la nature sur les animaux, en particulier l'éthologie académique (chapitre 2).

L'éthologie, de son côté, a-t-elle réussi à prendre en charge de manière féconde et consensuelle la question des relations anthropozoologiques et à proposer sur ce thème des modèles susceptibles d'être arrimés aux vues développées sur l'être humain et les animaux par les sciences humaines et sociales ? Certes, le

demi-siècle écoulé a été extrêmement riche en découvertes à propos des comportements sociaux et des phénomènes culturels observables dans le monde animal (chapitre 1). Toutefois, les extensions de ces recherches à l'être humain ont soulevé, depuis les années 1970 et l'avènement de la sociobiologie, de vives polémiques. Surtout, hormis quelques timides tentatives récentes, ces investigations restent limitées aux relations intra-spécifiques, et n'explorent donc guère les interactions sociales entre humains et animaux. Sur ce plan, l'éthologie garde encore sans doute la trace d'une idée ancrée dans la discipline – et plus largement dans la plupart des disciplines académiques, comme on le verra –, suivant laquelle les comportements acquis par les animaux auprès des humains, par exemple ceux des animaux domestiques ou de laboratoire, ne sont pas tout à fait « naturels » et consistent en artefacts qu'il faut éliminer pour atteindre l'éthogramme propre à l'espèce, lequel ne peut être que « sauvage ».

Cette absence d'échanges cumulatifs entre les disciplines et les paradigmes trouve son expression la plus visible dans la tonalité des débats qui organisent les points de vue en présence et les horizons que se fixent les programmes. Ces débats sont en effet très souvent polarisés par des questions d'un très haut niveau de généralité et à forte charge polémique, portant, notamment, sur le « propre de l'homme », l'étendue de ses compétences psychologiques spécifiques, au regard de celles des animaux, l'ontologie à travers laquelle les êtres vivants devraient être catégorisés, ou encore la nature de l'esprit en général, ou du social en général. Dans un tel cadre, une réelle collaboration interdisciplinaire ou un dialogue effectif entre paradigmes, susceptible d'être arbitré par les faits, devient fort complexe. Car il s'agit toujours de trancher dans le vif, dès l'abord, avant même d'avoir débuté les investigations empiriques, de décider *a priori* de la nature et de la consistance des relations antropol-zoologiques et de l'agentivité animale. Telle est sans doute l'une des raisons majeures pour lesquelles les polémiques ou l'indifférence mutuelle dominant largement les recherches

consacrées à ces questions, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles se déploient sur fond de vives inquiétudes suscitées par les désordres écologiques.

Comment, dès lors, dessiner des programmes de recherche susceptibles d'échapper à ces débats aporétiques, faits de procès d'intention croisés en idéologie ou d'ignorance réciproque ? Pourquoi est-il si difficile, sur ces thématiques, de jeter des ponts permettant la description convergente des données et l'évaluation interdisciplinaire de leur explication ?

L'objectif du présent ouvrage est de montrer, tout d'abord, que ces difficultés et ces blocages tiennent largement, au plan conceptuel, à deux écueils étroitement liés l'un à l'autre (chapitre 3). Le premier est, précisément, la prééminence quasi systématique dans les recherches qui abordent ces thématiques des questions liminaires de facture très générale évoquées plus haut. Ces interrogations contribuent à une polarisation excessive des débats et font dépendre la lecture et l'évaluation des données empiriques de l'adhésion à tel ou tel parti pris général, philosophique, ce qui rend fort difficile l'établissement d'un dialogue critique croisé cumulatif.

Le second écueil est une conséquence directe du premier. Ces questionnements à haut degré de généralité opèrent, en effet, un filtrage initial, préalablement à toute recherche empirique, dans le vaste champ des phénomènes et des mécanismes qui s'ouvrent ici à la recherche. Un filtrage insidieux parce qu'il demeure inaperçu. Ce filtrage se ramène, comme on le verra, à ce que l'on a choisi d'appeler ici, pour simplifier, un « biais identitaire » (chapitre 3) dans la manière d'aborder la question des relations anthropozoologiques et l'agentivité animale. Ce biais a conduit les disciplines qui traitent de ce sujet, pour des raisons très différentes, à négliger tout un pan de phénomènes pourtant cruciaux pour comprendre les interactions humains/animaux et, plus largement, les interactions entre individus différents, quelle que soit leur espèce. Pour le dire de manière lapidaire, ces phénomènes et mécanismes négligés,

oubliés, sont *tous ceux qui procèdent ou produisent des différences de conduite entre les êtres au fil de leurs interactions*. En d'autres termes, tout se passe comme si une même idée implicite traversait ce champ de recherches, par-delà tout ce qui sépare les protagonistes de ces débats polémiques. Cette idée est la suivante : plus les individus sont semblables, partagent des traits à l'identique, et plus ces traits sont nombreux et complexes, plus ils ont toutes les chances de développer une vie sociale et culturelle intense et raffinée. Et, réciproquement, plus ils sont différents, moins les prises mutuelles pour développer une telle vie seront importantes, et plus les obstacles à surmonter seront grands.

Ce double constat indique, en creux, l'un des chemins possibles pour bâtir un programme de recherche empirique susceptible d'être fécond et de permettre d'articuler les sciences de la vie, d'une part, et les sciences humaines et sociales, d'autre part, sur ces questions. Pour réaliser un tel programme, deux conditions doivent donc être respectées : il faut, tout d'abord, parvenir à laisser délibérément en suspens, dans un premier temps du moins, les questions générales évoquées plus haut ; et il faut, ensuite, étudier systématiquement *tous* les mécanismes et les phénomènes comportementaux – ou, si l'on préfère, relatifs aux conduites – qui se donnent à voir au fil des interactions entre les êtres vivants, non seulement *ceux qui procèdent du jeu de traits partagés à l'identique par les êtres en présence, ou qui en font émerger, mais aussi ceux qui procèdent du jeu de traits différents, ajustés les uns aux autres, ou qui en font émerger*.

Or il existe au moins une voie permettant de remplir ces deux conditions et d'en faire le socle d'un programme de recherche. Cette voie, qui sera déclinée tout au long de l'ouvrage, consiste à *centrer d'emblée l'investigation sur l'analyse de l'interaction elle-même* – autrement dit sur ce que les individus se *font faire*<sup>5</sup> les uns les autres –, telle qu'elle se donne à voir ici et maintenant ; c'est-à-dire à étudier avec minutie le cours de son déroulement et tout ce qui s'y manifeste, relativement aux

conduites. En focalisant l'analyse sur cet objet et ce plan, on se donne, tout d'abord, d'emblée et par définition, les moyens de recenser et de classer systématiquement *tous* les phénomènes qui se donnent à voir dans les interactions, ceux qui sont liés aux identités comme ceux qui sont liés aux différences. Ensuite, parce qu'elle est centrée sur l'interaction, et non sur les individus, une telle perspective n'impose pas de caractériser ces derniers précisément, préalablement aux investigations empiriques. Elle n'impose donc pas d'approcher de trop près les redoutables questions générales relatives à la nature des êtres en présence – en particulier de l'humain –, évoquées plus haut, comme c'est nécessairement le cas, à l'inverse, dans les perspectives qui sont centrées sur les individus eux-mêmes. En d'autres termes, sous un tel éclairage, ces questions n'ont plus besoin d'être décidées *a priori*, préalablement à l'analyse empirique des interactions anthropozoologiques. Mais il y a plus : des enseignements relatifs à ces questions peuvent être tirés pas à pas de l'observation des interactions concrètes elles-mêmes. Telle est la raison pour laquelle une telle perspective permet de collecter des données empiriques sur ces thématiques épineuses, tout en s'allégeant du poids des traditionnelles grandes interrogations liminaires (chapitres 3 et 4).

Dans un tel cadre, l'interaction concrète, ici et maintenant, est ainsi investie d'un rôle central de pivot : central, parce que c'est elle – et non les individus – qui constitue l'atome élémentaire de l'enquête empirique ; de pivot, parce qu'elle se situe, comme on va le voir, sur un plan intermédiaire entre l'individuel et le collectif – le social et le culturel –, bien fait, par conséquent, pour articuler de manière effective et féconde certaines vues développées dans les sciences sociales et dans les sciences de la nature, tout en respectant l'intégrité de chacune d'entre elles (chapitre 3). Plus précisément, une telle approche permet d'associer intimement, comme on va le voir, certaines vues inspirées de la sociologie interactionniste, d'une part, et de l'éthologie évolutionniste, d'autre part.

Un tel programme peut être déployé sur trois plans distincts : tout d'abord, celui de l'analyse des occurrences concrètes d'interactions, telles qu'elles se déroulent ici et maintenant (chapitre 4); ensuite, celui des conséquences au niveau « macro » de ces interactions et des apprentissages qui s'y donnent à voir, autrement dit celui des processus de diffusion et de stabilisation dans les populations d'êtres vivants de conduites nouvelles (ce que l'on nomme traditionnellement la dynamique culturelle, au sens le plus large) (chapitre 5); et enfin celui de la coévolution gènes/cultures et entre espèces différentes (chapitre 6).

Sur chacun de ces plans, ce programme permet de dessiner des hypothèses nouvelles, susceptibles d'être testées empiriquement, à l'exemple des suivantes. Ainsi peut-on montrer que les animaux ont une forme d'agentivité sociale et peuvent nouer des relations extrêmement complexes avec les humains. Mais cette agentivité et cette vie sociale ne sont pas là où ses défenseurs actuels s'efforcent généralement d'en démontrer l'existence. Elle ne prend pas sa source dans le partage de quelque identité – de représentation, de sentiment, de reconnaissance mutuelle, de sens attribué au monde, de disposition ou de conduite –, qui serait plus profonde et importante que ne le soutiennent ceux qui ne voient dans l'animal qu'une machine – ou presque. Elle trouve son fondement, à l'opposé, dans tout ce que rend possible l'*ajustement mutuel de différences* dans les conduites (au sens le plus large). En d'autres termes, une vie sociale riche et complexe se déploie entre animaux et humains. Mais une vie particulière, qui repose sur le jeu conjoint des différences plutôt que sur l'alignement identitaire, sur l'adéquation plutôt que sur la communion, sur la convenance plutôt que sur la convention (ou le contrat) (chapitre 3 et 4).

Comme on le verra également, une forme particulière de biais identitaire a conduit les éthologues à négliger dans les espèces animales un pan immense de conduites qui répondent pourtant très exactement à la définition de la culture qu'ils se donnent (chapitre 5). L'éthologie définit en effet la culture



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : LABALLERY À CLAMECY  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019, N° I38355 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE

